

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS.

VOL. I.

DE TOUT UN PEU

No. 1

Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désirent recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. ACUN, à Bécot, Comté de Verchères ou au No. 31, Rue St. Gabriel Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce qu'il le montant ait été épuisé. L'envoi équivaldra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc. destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.

La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot, d'en conviens; mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

Le bon homme LA FONTAINE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Je demeure à la campagne, beaucoup par goût et plus encore par économie. J'ai pour voisin un brave homme que je n'ai pu connaître et apprécier que récemment, et seulement après une assez longue fréquentation, préjugé que je fus pendant longtemps par les rapports des autres habitants du village, qui, lorsque je faisais quelques questions à son sujet, me le représentaient bien, en somme, comme un bon citoyen, mais en ajoutant toujours, par forme de correctif, que le bonhomme était un peu *toqué*; attendu qu'il ne pensait pas, comme tout le monde sur les sujets ordinaires; qu'il avait, en politique, des idées à lui; qu'il n'était décidément d'aucun parti, et critiquait assez verbalement la conduite des hommes publics, quelle que fût leur couleur.

Je fis facilement sa connaissance; car, *« que faire en un village à moins que l'on y cause. »* et mon voisin est un grand causeur. Dès qu'il rencontre des questionneurs, des interlocuteurs, des auditeurs, il exprime sans gêne ses vues sur tout

ce qui se passe, et ses appréciations ont une originale franchise, une justesse qui dénotent souvent des connaissances qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez un homme de sa position; une indépendance d'esprit très rare chez toutes les classes, et un intérêt pour les affaires du monde qui ne se trouve que chez les personnes dont l'attention n'est pas uniquement absorbée par les soucis privés de la vie.

Mon voisin est aujourd'hui simple cultivateur; mais il ne compte pas uniquement sur les produits de sa terre pour satisfaire à ses modestes besoins.

Il s'est fait, durant une vie laborieuse, un petit avoir qui lui donne une douce et tranquille aisance que d'autres, moins sages, regarderaient comme de la misère. Il fut jadis voyageur pour la compagnie du nord-ouest, un peu trappeur dans les prairies pour lui-même; puis navigateur sur le St. Laurent et ses tributaires.

Il est encore propriétaire associé d'un bateau; ce qui lui permet de faire, sans dépenses, quand la terre commence à lui brûler les pieds, comme il dit, de petits voyages soit aux États-Unis par la rivière Richelieu, le lac et le canal Champlain; soit à Québec, ou même dans le Haut-Canada. Ces occupations diverses ont tour à tour un peu déteint sur lui; et lui ont sans doute imprimé ce cachet d'indépendance et d'originalité qui m'intéresse surtout.

Mon voisin reçoit plusieurs journaux. Sous prétexte de les aller entendre lire et d'apprendre les nouvelles, un certain nombre des habitants de la paroisse viennent presque chaque soir chez lui se chauffer, fumer, faire par fois une partie de cartes. C'est dans la cour qui s'étend devant sa maison que, le dimanche, la plupart de ceux qui viennent à la messe

amment surtout à mettre leur voiture : mon voisin n'est pas chiche d'un bouchon, et loin au service de ceux qui restent pour les vèpres, et plusieurs même de ses amis acceptent son invitation ordinaire, d'une assiette de soupe sans cérémonie.

Attiré peu à peu par le charme rustique des veillées de mon voisin, je ne suis surpris à les fréquenter souvent, et j'ai pu m'apercevoir que ceux mêmes qui semblaient toujours prêts à faire bon marché de sa haute raison, étaient les plus empressés à venir jouir de son hospitalité quotidienne; mais je dois, en toute justice, avouer aussi que les habitués y étaient entraînés sans s'en douter, plutôt par l'attrait des entretiens ingénus de leur hôte que par toute autre chose.

Au physique mon voisin ressemble à tous ces hommes qui ont passé la plus grande partie de leur existence au grand air et à de rudes travaux. Il doit avoir passé la soixantaine. Je ne saurais dire au juste son âge. Il pourrait avoir cinquante ou quatre-vingts ans. Je le lui ai demandé un jour; mais il me répondit, en riant, qu'en fait d'âge il ne s'occupait que de celui de ses chevaux. Il est encore alerte et vigoureux, et s'il vous donne la main, la pression est en raison directe de l'amitié qu'il a pour vous. Dans les premiers temps de notre connaissance, je lui tendais la main sans crainte; aujourd'hui je me le fais qu'avec appréhension; car depuis quelque tems je ne la retire qu'à demi broyée.

Il possède cette jeunesse qui en vaut bien une autre, et fait oublier à tout le monde et probablement à lui-même aussi, les années qu'il peut avoir: il est gai, d'humeur égale, toujours prêt à rendre service, à donner une corvée pour relever une grange abattue, une maison incendiée, une charrette embourbée, réparer un chemin même avant de savoir si la loi de voirie l'y oblige.

Mon voisin ne s'est jamais activement mêlé d'élections: il n'a jamais trouvé de candidat qu'il approuvât ou blâmât complètement, ce qui explique pourquoi il n'est ni juge de paix ni officier de milice; cela n'empêche pas qu'on l'appelle toujours capitaine, titre pacifiquement nautique, je pense, plutôt que militairement militaire, et qui probablement lui est resté du gouvernement d'un bateau

ou d'un canot. Il est ordinairement vêtu de bonne grosse étoffe grise lorsqu'il est chez lui; il porte encore le tablier de cuir et la tuque bleue; mais quand il voyage ou se rend seulement à la ville, il endosse un vêtement de drap fin qui n'est en retard de la mode que de quelques deux ou trois ans. Il peut alors passer pour ce qu'il est, du reste dans la meilleure acception du mot: pour un gentilhomme.

Au moral, que dirai-je! c'est un simple d'esprit: un de ceux à qui, bien réellement, l'évangile promet le salut. Car sans doute, Dieu n'a pas voulu destiner exclusivement le royaume des cieux aux idiots ou aux crédules; mais aux hommes honnêtes, sincères et francs, qui n'usent pas de détours vis-à-vis du prochain, qui ne convoitent ni ne jaloussent sa prospérité, qui ne médisent de personne et qui font enfin privément et publiquement tout le bien possible dans la sphère toujours restreinte de leurs forces. Enfin, mon voisin est un de ces hommes dont on ne reconnaît le mérite que quand on les a perdus, et que leur départ de cette terre a laissé un vide qui ne se comble plus pour ceux qu'ils laissent derrière eux.

Je ne dirai pas son nom; car trop de personnes le reconnaîtraient, ce qui blesserait sa modestie et lui fermerait peut-être à jamais la bouche. Je l'appellerai seulement le PÈRE BONSENS, sobriquet que je lui donne sans l'en avoir prévenu, mais dont il ne s'offusquera pas, je l'espère.

Ceux qui voudront faire avec ce bonhomme plus intime connaissance pourront lire ces simples récits que je prépare chaque semaine sur des notes prises à mon retour de chez lui.

L'ÉDITEUR.

Premier Entretien.

Dans lequel on connaît les idées du Père Bonsens sur l'égoïsme; où il prétend que lorsqu'il est la charrie de la Providence; où mademoiselle Jacqueline regrette le bon vieux tems et dégoise contre le luxe de la toilette; où l'on parle de bal et de polence; de remède contre les maux d'estomac; où Bonsens règle la question de la peine de mort; où l'on ne dit rien de politique ni de

bien d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer, comme disent les marchands dans leurs annonces.

Au moment où j'entre chez le père Bou, ens il n'est pas chez lui. Je trouve mademoiselle Jacqueline, savieille sœur, qui tient sa maison, mais ne tient pas aussi bien sa langue. Je voulais me retirer ; mais elle m'assura que son frère ne pouvait pas être bien loin, qu'il avait labouré une grande partie de la journée ; qu'il devait être bien fatigué, le cher homme ; qu'elle avait beau lui dire de ménager sa santé, il ne faisait aucun cas de ses conseils ; mais qu'un jour viendrait où l'on verrait qu'elle avait raison ; qu'on n'a que sa pauvre vie et que ça ne sert à rien de se faire mourir, surtout dans un temps comme celui-ci où la terre est dure, vu la sécheresse, qu'il n'y a plus d'eau dans les puits.... Enfin je ne savais que faire pour me retirer honnêtement, ne pouvant placer une parole, lorsqu'heureusement deux voisins, puis un troisième, entrèrent, et, après avoir salué manzelle Jacqueline, allèrent chercher des pipes sur la cheminée, et s'assirent autour du poêle où l'un d'eux mit deux grosses bûches sans gêne qui firent rouler de gros yeux à la bonne ménagère. Elle allait sans doute faire des observations sur ceux qui ne ménageaient pas le bien d'autrui, lorsque M. Bonsens entra en secouant vigoureusement ses bottes couvertes de boue. Il est tout en sueur. Ses habits sont mouillés. Il a les mains terreuses, le visage rouge.

Jacqueline.—Eh ! mon Dieu ! d'où viens-tu comme ça, à ces heures, et par une noirceur pareille ? Où t'es-tu équiippé de cette manière ? As-tu laissé tomber le seau dans le puits et as-tu descendu après ? Le cochon s'est-il encore pris dans la clôture ? La vache s'est-elle envasée sur la grève ? Ta pouliche s'est-elle échappée dans le guéret ? Carillon t'a-t-il rué ? As-tu roulé dans la décharge du ruisseau ? Enfin parle, mais parle donc ?

Bonsens.—Eh ! ma bonne vieille Jacqueline...

Jacqueline. Interrompant. — Vieille ! Vieille, pas si vieille déjà, puisque je suis du lendemain du jour de l'an, et toi de la veille de Noël de la même année ! mais parle donc. Que t'est-il arrivé ?

Bonsens.—Eh ! ma bonne sœur, comment veux-tu que je parle si tu ne m'en

domies pas le tems. D'abord il ne m'est rien arrivé. Je me suis seulement un peu attardé et mis comme tu vois pour aider ce pauvre Grospière qui a brisé sa voiture, et failli tter son cheval au pont du détour.

Jean-Claude.—Ah ! le pont du détour, là où qu'on passe sur sa terre pour raccourcir le trait-carré ?

Bonsens.—Justement ! Vous savez qu'il était en mauvais état depuis long-tems. Je lui disais souvent : mets-y un madrier, c'est une petite affaire et ça peut prévenir un malheur.—Ah bien oui ! qu'il me répondait ; moi ! aller mettre un madrier sur un pont où tout le monde passe ! Vous me prenez pour un bien gros diable, père Bonsens. Ces bêtises-là, c'est bon pour vous qui êtes toujours prêt à vous faire mourir et à vous ruiner pour les autres qui ne vous en sauront pas gré, et qui vous verraient crever de faim et ne vous tendraient pas seulement une botte de paille.—Eh bien ! que je lui disais, si les autres sont durs et ingrats, c'est pas une raison pour que je me prive du plaisir de faire du bien quand je le peux. En réparant ton pont, c'est toi le premier qui en profiterais.—Oh ! qu'il me répliquait, vous voyez les choses comme ça ; moi, je les comprends autrement ; toujours que jamais vous ne me verrez raccourdir mon pont pour que les autres en profitent.

Jean-Claude.—Mais il a raison, Grospière, et j'en serais autant moi qui vous parle. Il n'est pas obligé d'entretenir un passage pour les autres.

Bonsens.—Mais il s'en sert dix fois pour une que des étrangers y passent. Toujours est-il que ce soir en allant de ce côté vers la brunante sans trop savoir pourquoi, et tout simplement en *jonchant*, j'entends tout à coup des cris et des plaintes : je cours et je vois Grospière près de son cheval qui avait la moitié du corps passé à travers son pont, et qui n'était suspendu presque que par son harnais. Sa voiture avait une roue et une menoire cassées. Je lui portai secours de moi-même ; je passai une perche sous le ventre de la bête pour l'empêcher de descendre plus loin, et j'allai chez lui chercher des amarrés et un homme. Enfin nous avons retiré le cheval qui, heureusement, n'avait pas de mal.

François.—Et qu'a dit Grospière ?

Bonsens :— Il m'a remercié, et, tout honnêtement, il m'a dit que, pas plus tard que demain, il allait mettre une demi-douzaine de gros madriers au pont. J'aurais bien pu lui dire qu'il eût mieux fait d'en mettre un avant l'accident ; mais cela l'aurait mortifié et j'ai tenu ma langue. Je pense que l'affaire lui servira suffisamment de leçon.

Jean-Claude :— Oh ! bien, moi je lui aurais dit son fait. Je ne lui aurais pas maché, à cette tête dure. Voyez donc ce qui lui est arrivé et qui aurait bien pu être pire. Tout ça pour un pauvre madrier !

Jacqueline :— Mais il me semble, Jean-Claude, qu'il n'y a qu'une minute tu prenais son parti et disais qu'à sa place tu en aurais fait tout autant ; qu'on n'est pas obligé de rien faire pour les autres.

Quenoche :— Là ! Vous avez qu'à voir !

Jean-Claude :— Vous avez raison, mamzelle Jacqueline. C'est pourtant vrai que j'ai dit ça ; mais c'est une manière de parler ; et dans ce tems-là je ne savais pas que le malheur lui était arrivé.

François :— Tiens, tiens ; Jean-Claude, ne dis plus mot ; je crois que la leçon peut nous profiter à tous aussi bien qu'à GrosPierre ; car, à part M. Bonsens, dont presque tout le monde rit en arrière pour sa bonté, je crois qu'aucun de nous n'aime à rien faire pour le public sans y être forcé par la loi.

Jacqueline :— Et moi, je vous dis que cet accident ne corrigera pas GrosPierre. Quand on est égoïste, on est égoïste ; c'est dans le sang ; ça ne se guérit pas. C'est comme l'orgueil. Tenez, notre pauvre curé, ce pauvre cher homme, a beau s'égoïsser chaque dimanche contre l'orgueil ; ça corrige-t-il quelqu'un ? Je t'en fricasse. Ça va toujours en augmentant. Te souviens-tu, mon frère, de notre tems les hommes étaient toujours habillés en étoffe du pays, c'était propre, ça durait. Les femmes portaient du petit droguet, même à l'église, et nous étions tout aussi jolies, je m'en flatte, que toutes ces pimprenelles d'aujourd'hui qui ne peuvent pas mettre le nez dehors sans être embellicotées dans la soie et le velours. Il leur faut des chapeaux couverts de plumes ; elles ont l'air assez dindes ; et puis des rubans qui volent au vent comme les frégates du Prince de Galles. Et puis, ça se croit belles tandis que ça ruine leurs pères et mères, pauvres gens qui

suent sang et eau et qui hypothèquent leurs terres pour toutes ces colifourchettes. Et puis les garçons, ça ne vaut pas mieux. Il leur faut des chapeaux de castor au bout de la tête, et des gants de kid au bout des doigts, et des surtouts de drap fin qui leur plissent sur le dos, et puis ça ne marche plus que dans le cuir à potence comme des messieurs de la ville. Je vous dis, moi, que ça me révolte et que ça me fait pitié. Oh ! l'orgueil, le maudit orgueil !

Jean-Claude :— Vous parlez comme M. le curé, mamzelle Jacqueline ; mais votre sermon ne fera pas plus d'effet que ceux qu'il nous débite en termes de livres. Voyez-vous, la mode, c'est plus fort que toutes les paroles de bouche. Par exemple moi, ça me serait bien égal de m'habiller en étoffe à l'ancienne mode, si tous les autres le faisaient ; mais je ne vais pas me mettre tout seul comme ça pour faire rire de moi.

Quenoche :— Vous avez qu'à voir ! Eh bien moi, je vous dis que je m'habillerai comme je voudrai puisque *poupa* en a les moyens. Croyez-vous que parcequ'on est de la campagne, on va se laisser *biter* par les gens de la ville, par tous ces petits coureux de portes d'église qui viennent dans les tems d'élections nous embarbouiller de leurs discours. Parcequ'ils ont des chapeaux luisants comme des miroirs, des gants qui leur craquent sur les mains, des habits noirs faits par les tailleurs et qui les étouffent.....

François :— Et qui souvent ne sont pas payés.

Quenoche :— Vous avez raison, monsieur François. Eh ! bien, quand ils viennent s'hiber sur le gueulard (*) les filles sont tous ahuries, elles ouvrent des grandes hanches, écarquillent les yeux et ne voient plus que ces petites gens-là. Saprédiennne, c'est leur toilette qui fait ça. Il faut montrer à ces beaux messieurs que nous les valons bien ; que nous pouvons, si ça nous plaît, nous habiller à leur façon. Vous appelez ça de l'orgueil, mamzelle Jacqueline, et moi je vous dis que c'est tout seulement une juste ambition de n. pas se laisser couper l'herbe sous les pieds par des je ne sais qui et des je ne sais quoi !

Jacqueline :— Comme tu caracoles, mon

(*) Tribune placée en dehors des églises de la campagne et d'où s'annoncent les ventes et autres objets d'un intérêt général.

pauvre Quenoche. Et les filles, me diras-tu, que ce n'est pas de l'orgueil qui les pousse à s'attifer comme des arcs-en-ciel et des vitraux de marchandises sèches? Moi, je vous dis que notre bon petit droguet d'autrefois avait l'air plus honnête et plus cossu, et que nos bonnes grosses jupes bien piquées n'avaient pas l'air si effronté que ces ballons qui se lèvent de ci de là, au moindre mouvement. Oh! l'orgueil, l'orgueil! tenez, quand j'y pense.....

Bonsens. — Ne t'échauffe donc pas tant, ma pauvre sœur. Quand nous étions jeunes, je pense bien que nous ne valions pas mieux que ceux d'aujourd'hui, et nous mettions peut-être notre orgueil sur d'autres choses qui n'en étaient probablement pas meilleures. Voyez-vous, mes amis, il me semble que l'orgueil, comme tout dans ce bas monde, doit avoir son utilité. Je crois, moi, que c'est la charrie, le *bouleverseur* dont la Providence se sert pour cultiver et égaliser le terrain de l'humanité. C'est comme cela qu'elle amène dessus, à l'air, et au soleil, ce qui autrement resterait toujours dessous.

Quenoche. — Vous avez qu'à voir! Mais je ne comprends pas ça, moi. Expliquez-nous donc cette idée-là, monsieur Bonsens.

Bonsens. — C'est bien simple. C'est pour les petits comme pour les grands. Si les gens riches étaient toujours sages, modestes, de conduite régulière, ils s'enrichiraient tous les jours davantage; ils finiraient par tout accaparer et le nombre des pauvres augmenterait. Si les rois étaient toujours justes, toujours modérés dans leurs goûts, dans leur ambition, ils resteraient toujours rois; leurs amis les entoureraient toujours, il y aurait une classe qui vivrait éternellement autour des princes à gouverner en haut, c'est-à-dire à ne pas faire grand chose, tandis que les autres resteraient à travailler en bas à perpétuité. Mais l'orgueil est venu mettre bon ordre à tout cela. Par exemple un marchand, ou un habitant, ou un bon ouvrier, entrepreneur, ou enfin un homme d'une position quelconque, par une longue vie de travail, d'attention et d'économie parvient à se faire une fortune. Il a ou de belles maisons, ou de l'argent à la banque, ou des terres de bon rapport, ou un grand chantier; enfin il est riche; et s'il vivait toujours, il serait toujours riche

parce que chez lui, le travail, les soucis, les tracas de la vie sont devenus une seconde nature si occupée, si remplie, que l'argent n'a pas pu y fourrer le nez. Mais il élève une famille qui se trouve à l'aise en naissant et qui ne sait pas ce que c'est que le besoin, qui ne connaît pas la terrible guerre qu'il faut faire pour l'éloigner. Les garçons vont à l'école. Ils sont mieux habillés que les enfants des gens plus pauvres dont le tour n'est pas encore venu. Ils commencent à se croire d'une pâte supérieure et point faits pour le travail. Ils grandissent sans crainte pour l'avenir. Ils veulent rôler peu à peu gros frain. Quand on ne travaille pas, on s'ennuie; quand on s'ennuie, on veut s'amuser, et il n'y a pas d'amusement qui amuse longtemps. Il faut en changer et cela coûte de l'argent. Tant que le bonhomme est au gouvernement, qu'il fait fructifier les écus, qu'il les guette, les attrappe et les conduit, cela va bien. Mais tout à coup, il meurt. Les enfants ont d'abord beaucoup de chagrin; mais on se console peu à peu.....

Jean-Clavé. — Oui, et ça ne prend pas grand temps quand le magot est robuste.

Bonsens. — Je ne dis pas ça. Je les suppose bons comme qui que ce soit. Mais il n'y a, heureusement, pas de douleur éternelle. Bref, les enfants héritent, et au lieu de continuer les affaires du défunt que souvent ils n'ont pas étudiées, les uns veulent aller à lu, les autres à dia. L'orgueil se met de la partie, et on se lance dans les dépenses qui mangent bien vite les intérêts du capital, le loyer des maisons, les produits des terres qui sont négligées. On hante plus riche que soi et l'on ne veut pas paraître plus bas qu'on n'était du vivant du père; on a besoin de fonds, et comme on ne veut pas par orgueil s'avilir par le travail, on s'adresse aux usuriers qui sont de sucre quand ils prêtent, et de vinaigre quand ils demandent remboursement. En fin finale les maisons, les terres, les chantiers, les parts de banque se vendent et tout cela fait de la place pour ceux qui étaient en bas et qui maintenant peuvent monter.

Jacqueline. — Eh oui! et tout ça a passé chez le tailleur, chez la modeste, chez les marchands; les plumes se sont envolées et les rubans sont au guenilles. C'est bon pour eux. Je ne les plains pas.

François. — Oh! tout n'est pas allé aux guenilles. Les aubergistes ont eu leur bonne part, les maquignons ont eu la

leur, et aussi je pense les joueurs de carte, et...

Bonsens.—Et les maçons et les charpentiers, et les ferblantiers et tous les métiers, parce que les enfants ne trouvaient pas la maison paternelle assez grande ni assez belle ; il leur en fallait d'autres de pierre de taille, couvertes en fer blanc ; le bardeau est méprisé. Enfin, comme je vous disais, la charnué du bon Dieu, l'orgueil, a fait son ouvrage, et ce qui était dessous va être dessus, jusqu'à ce qu'elle repasse par là dans une trentaine d'années.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Et pourtant c'est vrai ; j'en connais à qui tout ce que vous dites pend au nez. Mais, père Bonsens, vous avez dit que c'était là même chose pour les rois ! Pourtant ils sont toujours riches eux autres.

Bonsens.—Mon cher Quenoche, les rois sont des hommes, et le bouleverseur suprême fait son ouvrage sur eux comme sur les autres. Je pourrais vous en nommer beaucoup si je connaissais toute leur histoire ; mais je ne vous en citerai qu'un, un grand roi de France qui a été aussi le roi de nos arrière-grands-pères, de Louis quatorze, qu'on appela Louis-le-Grand, et qui était bien, de son tems, le plus magnifique monarque de la terre. Il avait tout ce qui pourrait satisfaire un homme raisonnable, même un roi. Il avait des grands généraux qui lui gagnaient des batailles ; des grands évêques qui lui faisaient les plus beaux sermons qu'on eût entendus ; des grands écrivains qui lui faisaient pour l'instruire de beaux livres, et pour l'amuser de belles chansons. Eh ! bien, tout cela ne lui suffisait pas ; plus il avait de grandes choses, plus l'orgueil le gonflait. Comme aux petites gens dont je vous ai parlé, les palais de son père lui paraissaient trop mesquins pour un aussi glorieux souverain. Il se mit à en bâtir un pour passer l'éto, comme on n'en avait jamais vu. Il paraît qu'on ne peut pas s'en faire une idée, même quand on le voit. C'est du marbre, des pierres de toutes couleurs, de l'or, des tableaux, des fontaines. Enfin, les étables de ses vaches sont plus belles cent fois que la maison de monseigneur. Il y a des portes qui ont coûté chaque, plus que toutes les maisons de la paroisse, et des chambres qui paieraient toutes les terres de notre comté.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! c'est effrayant, cet orgueil !

Jean-Claude.—Eh ! moi, je trouve qu'il faisait bien puisqu'il était roi, et qu'il était assez riche. Ça faisait gagner le pauvre monde.

Bonsens.—Mais, mon pauvre ami, voilà ce qui le trompe. Les rois ne sont jamais riches comme nous l'entendons. Ils n'ont rien à eux. Ils n'ont que l'argent qu'on leur donne et qu'on tire du peuple par des taxes prélevées directement sur les propriétés ou sur les marchandises par le moyen des douanes, des licences des étampes et de toutes sortes de manières.

François.—Comment, Comment ! allez-vous me dire, par exemple, que ce n'est pas la reine, par exemple, qui paie nos juges, par exemple, nos cours, les soldats, les vaisseaux, les généraux, et les connétables ? C'est trop fort, père Bonsens.

Bonsens.—Tout cela, mon ami, c'est une manière de parler. Comment les rois seraient-ils assez riches pour payer tout cela ? Ils ne font rien, ce sont simplement des *signeux*. Que fait notre gouverneur à qui la province paie trente mille piastres par année. Crois-tu qu'il est riche ? non ; c'est un *signeux* qui signe les lois pour leur donner l'autorité. Quand il s'en va, un autre le remplace qui signe aussi, et a qui on paie le même montant. Les rois font le même ouvrage plus en grand ; ce sont de gros *signeux*, et on les paie en proportion. Je ne trouve rien à redire à cela si les payeurs ne s'en plaignent pas. Mais, pour en revenir à mon grand roi de France, il n'avait pas la peine de demander un salaire : comme il vivait dans le bon vieux tems, que certaines gens regrettent encore, il prenait lui-même ce qu'il lui fallait sans s'occuper de ce que cet argent coûtait à ceux qui avaient à le gagner. Il lui en fallait pour ses seigneurs, pour ses voitures, pour les grandes dames avec qui il se promenait en plein jour, pour les grandes bâtisses qu'il faisait construire. Enfin, du train qu'il y allait, il n'en avait jamais assez comme vous devez bien penser. Eh ! bien, toujours d'extravagance en extravagance, le grand roi fit tant qu'il réduisit le pauvre peuple de France à la plus grande misère. Le grand roi mourut après une longue agonie durant laquelle il fut assésé tout seul, tandis que les seigneurs qu'il avait gorgés de faveurs dansaient et chantaient dans une chambre voisine.

A son enlèvement il y eut grande foule de curieux ; et comme la procession passait près d'un champ d'ognons, le peuple se jeta dedans pour les arracher, et les distribuer à ceux qui suivaient le corps et qui s'en frotaient les yeux pour montrer quelle sorte de larmes ils versaient sur la perte de leur monarque.

Queuoche.—Là vous avez qu'à voir. Son orgueil était bien puni au moins.

Bonsens.—Oui, et le bouleverseur de la Providence a là encore fait son grand ouvrage ; car, depuis ce souverain, pas un fils de monarque n'a régné sur la France, un roi a péri sur l'échafaud, deux autres dans l'exil, un empereur prisonnier, et toutes ces catastrophes ont été le résultat de l'orgueil.

Jean-Claude.—C'est bien terrible ! Mais, père Bonsens, dites-moi donc ou vous avez péché toutes ces belles choses dont je n'ai jamais entendu parler.

Bonsens.—Je m'en vais te le dire ; c'est simple. Quand j'étais jeune, j'aimais bien, comme beaucoup d'autres, à prendre mon coup. J'avais toujours régulièrement ma tonne de vieux rhum dans ma cave et, quand j'allais à la ville, les amis me payaient une traite, ce qui faisait que j'en payais une autre, puis une autre, et pendant tout ce tems-là, on jassait ; chacun contait son histoire et ce n'est pas moi qui étais le moins bavard.

Queuoche.—Vous avez qu'à voir ! comment ! c'est dans les auberges que vous avez appris tout ce que vous savez ? J'y vais bien quelque fois quand je vends mon grain en ville ; mais je n'ai jamais rien entendu de pareil. On ne parle plus de ces choses-là dans les barres d'à-présent.

Bonsens.—Attends un peu. Un jour je me suis mis à compter tout ce que mon rhum et mes traites me contaient de tems et d'argent, et j'ai vu que, ça me prenait plus de cent piastres par année et souvent plusieurs heures par jour. Je me suis dit : plus de rhum, plus de traites, plus de tems gaspillé à dire des niaiseries. Au lieu de dépenser cent piastres en boisson, j'en ai mis cinquante à souscrire à des gazettes, et à acheter des livres, et comme ça j'en ai une bonne jacobille. Je n'ai plus d'ivrognes pour visiteurs ; je passe mon tems agréablement, même quand je suis seul, et je mets plus de cinquante piastres dans ma poche par année.

Jean-Claude.—Tiens ! je n'avais jamais pensé à cela. Il faut que j'essaie d'en faire autant en petit. Je ne sais pas lire

bien couramment, et quand je regarde un livre, les yeux me viennent tout pleins d'eau, je suis tout étourdi, et il me semble que la tête va me tourner ; mais j'ai mon garçon qui va sortir de l'école, et ma fille qui est déjà grandette et qui peut lire si vite, si vite qu'on n'y comprend rien. Ils pourront me distraire comme ça le soir. Quelle gazette pourrais-je bien prendre, père Bonsens ?

Bonsens.—N'importe laquelle ; il y a toujours quelque chose à apprendre. Il y en a tant que je ne sais lesquelles t'indiquer. Si tu es rouge prends la *Minerve* ; si tu es bleu, prends le *Pays* ou l'*Ordre* ou l'*Union Nationale* ou le *Déficheur*.

Jean-Claude.—Comment ! mais il me semble que c'est le contraire.

Bonsens.—Du tout. Si tu es rouge, prends la *Minerve* pour savoir si les rouges font du mal. Si tu es bleu, prends le *Pays* ou les autres, pour connaître les sottises ou les fautes des bleus. Un homme qui ne voit pas de journaux est un pauvre aveugle qui ne peut faire un pas sans le secours de quelqu'un ; celui qui n'en lit qu'un est un borgne exposé à marcher de travers.

François.—A propos de gazettes, vous qui les lisez, M. Bonsens, pouvez-vous me dire si c'est vrai, ce qu'on dit, que les gazettes disent que le gouvernement a redonné une place à un homme qui avait pris de l'argent à poignées dans le coffre public, et qu'ils vont redonner une plus grosse place aussi à un autre qui avait fait pareil ?

Bonsens.—C'est vrai pour l'un, et ce sera bientôt vrai pour l'autre, je pense.

Queuoche.—C'est bien massacrant. Mais vous avez l'air de trouver ça bien, M. Bonsens, que vous n'en dites rien.

Bonsens.—Mes amis, voyez-vous, il y a bien des manières de voir les choses, et elles n'iront pas toujours à notre goût, tant que nous ne pourrons pas mener nos affaires selon nos idées sans avoir à consulter, à plaire à des gens qui vivent à mille lieues du pays. Ainsi nous sommes sous le gouvernement anglais, et naturellement il favorise ceux qui se montrent le plus en faveur de l'anglais ; c'est tout naturel. On dit que les gens en question ont volé le public. C'est probablement un peu la faute de la loi ou de la manière dont les affaires des bureaux sont conduites. Ils n'ont fait peut-être que continuer ce qui se faisait depuis long-tems avant eux. Tenez, moi, je crois que les hommes ne valent

guère mieux les uns que les autres, et que si la loi est fautive ou insuffisante, un bleu ou un rouge en profitera pour son propre avantage autant que possible. Le bon parti pour moi est celui qui veut faire des lois pour restreindre les hommes, pour diminuer les charges qui pèsent rudement sur le pauvre peuple; pour vivre en paix avec tout le monde; qui veut faire voir clair dans les affaires publiques; diminuer les chances de corruption dans les élections; conseiller à chacun de se mêler de sa petite besogne, au lieu de jouer au soldat dans des casernes où l'on n'apprend pas grand-chose de bon, tandis que le pays n'a pas assez de bras pour ses terres et pour ses boutiques.

Jean-Claude.—Mais un de ceux qui va r'avoir sa place à battu les canadiens à coups de bâtons, à ce qu'on dit ?

Boisens.—Eh ! s'il a battu les électeurs, il ne les a pas dégradés autant que ceux qui les achètent, et je lui pardonne bien cela. Tenez, je crois que si on lui donne sa place malgré tout ce que le public en peut dire, c'est parcequ'il est plus loyal que vous et moi. Il paraît qu'en décembre de mil huit cent trente huit, vous savez, dans ce tems terrible où les cours martiales envoyaient à la potence des gens qui n'avaient pourtant tué personne, pendant les fêtes des approches du jour de l'an et le soir du jour même où deux patriotes avaient été pendus, il se donnait un grand bal chez un loyal sujet. Une dame qui est née dans le pays quoique pourtant de famille portant un nom anglais, reçut une invitation pour ce bal. Elle la renvoya après avoir écrit sur le dos : « En un jour comme celui-ci, les familles canadiennes devraient porter le deuil au lieu de se livrer à des réjouissances ! » Je vous le demande, y a-t-il une place assez grosse pour récompenser tant de zèle, tant de dévouement ?

François.—Tout ça est bel et bon. Le gouvernement peut bien donner des places à ses amis dévoués. Mais au moins il ne devrait pas les mettre sur nos charges.

Quénôche.—Quant à moi, je n'aime pas à payer les violons de ceux qui dansent quand on nous pend !

Boisens.—Et moi je n'attends rien de bon de ceux qui ambitionnent les récompenses qui viennent de l'autre côté de l'amer.

Jean-Claude.—Vous avez bien raison, et quant à moi, je ne voudrais pas faire borner ma terre par un arpenteur que mon voisin paierait.

Quénôche.—Mais si c'était un honnête arpenteur ?

Jean-Claude.—Honnête tant que tu voudras ! Il tirerait toujours la chaîne un peu plus raide sur ma terre que sur celle du paveur, et en regardant par sa lunette, l'œil lui clignoterait plutôt de son côté que du mien.

Quénôche.—Vous avez qu'à voir ! C'est pourtant vraie que chaque métier a ses trimes. C'est comme moi l'autre jour. Tu sais que ma femme est malade. Elle a des maux d'estomac. On lui a fait toutes sortes de remèdes imaginables, on l'a frottée avec de la graisse d'oie; on lui a fait faire neuf fois le tour de la chambre à reculons; on lui a mis, sous votre respect, du fumier de vache sous son oreiller; on lui a coupé les cheveux dans le décroissant de la lune, et on les a mis dans un sac de peau d'agneau noir mort-né, et elle a porté ça sur le creux de l'estomac pendant sept jours et quatorze nuits; eh bien ! rien ne faisait. A la fin je suis allé voir le docteur. Il m'a dit de mettre un peu de thé dans son lait. Le thé ! C'est pas un remède ! Mais enfin pour contenter ma bonne femme qui a confiance au docteur, je suis allé chez le groceur chercher un quarteron de thé. Ils vendent ça bien cher. J'ai marchandé tant que j'ai pu; mais enfin comme c'est pour ma bonne femme, j'ai consenti à condition qu'il rabattrait un sou, ce qu'il a fait. Il s'est mis à peser mon thé sur une grosse feuille de papier par petites pincées, et comme la balance ne tombait pas, le groceur s'est mis à tousser, mais à tousser, c'est terrible, sur le côté de mon thé, et comme ça fit trébucher la balance, il se dépêcha à plier le papier en paquet. Holà ! que je lui dis, camarade, il paraît que si le thé est bon pour l'estomac, il est bien mauvais pour le rhume, rien qu'à le sentir. Que voulez-vous dire ? qu'il me dit. Que je voudrais bien peser mon thé sans papier dessous et sans tousser dessus.—Oh ! oh ! qu'il me dit, comme vous voudrez. Il l'a fait, et j'ai gagné au moins six grosses pincées de thé.

François.—Et la toux du groceur s'est elle passée ?

(A. Continuer.)